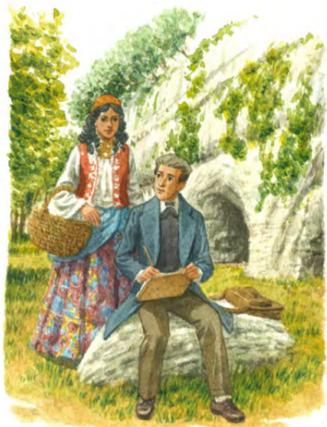


La Roche-Courbon : le château ressuscité

La forteresse de la fin de la Guerre de Cent ans avait été aménagée en résidence d'agrément au XVII^e siècle par la bataillieuse lignée des Courbon, puis abandonnée par ses propriétaires au XIX^e. Un adolescent tourne alors autour de ses murs. Devenu l'écrivain Pierre Loti, il fera tout son possible pour que le site soit repris et sauvé.



Pierre Loti et la jeune gitane

L'article occupe la moitié de la première page du Figaro du 21 octobre 1908 et a pour titre « Le château de la Belle au bois dormant ». Il commence par un appel : « Qui veut sauver de la mort une forêt, avec son château féodal campé au milieu, une forêt dont personne ne sait plus l'âge ? ». Il est signé Pierre Loti, l'écrivain voyageur né à Rochefort et qui passa ses vacances d'adolescent des années 1860 juste à côté de La Roche-Courbon, à Saint-Porchaire, chez sa sœur Marie. « Le domaine, écrit Loti, appartenait alors à un vieillard qui n'y venait jamais, vivait cloîtré ailleurs, et qu'en ce temps-là je me représentais comme une sorte d'invisible personnage de légende. Le château restait livré à un régisseur, campagnard solitaire et un peu farouche, qui n'ouvrait la porte à personne ; on ne visitait pas, on n'entrait

pas ; j'ignorais ce que pouvaient cacher les hautes façades closes et ne regardais que de loin les grandes tours. »

Marie, sa sœur, est morte le 21 septembre 1908, un mois tout juste avant l'article. C'est peut-être à cette occasion, « avec quelle mélancolie », que Loti revoit La Roche-Courbon. Il a appris que le « vieillard invisible vient de mourir » et que « ses héritiers vont vendre le domaine enchanté ». Tremblant pour les « chênes centenaires », il longe les « grottes préhistoriques ouvertes le long de cet ombreux marécage ». Il n'en parle pas dans Le Figaro, mais c'est « devant une de ces entrées de grotte qui ressemblent à des portiques de temple cyclopéen », que le petit protestant qu'il était a appris en 1866 « le grand secret de la vie et de l'amour » entre les bras de la « jeune gitane » qui vendait des « petits paniers en jonc tressés » aux villageois de Saint-Porchaire. Les fougères, les mousses, les « frêles libellules au corps étincelant » « venues danser leurs danses fantasques et légères », tout est toujours là, comme avant.

Romette jusqu'à la fin du XVI^e siècle

L'un des héritiers lui fait visiter le château : « meubles fanés à point », « soies qui s'éteignent », Loti est surpris que tout soit encore en état, y compris le cabinet des peintures au « luxe plus lourdement princier » avec ses « tableaux d'une époque indécise et transitoire » que Loti croit de la Renaissance italienne. Pas du tout : l'ensemble a été terminé en 1662 pour le propriétaire d'alors, Jean-Louis

Le duel entre Courbon et Miossens (et leurs acolytes)



de Courbon, qui avait engagé de grands travaux pour rendre un peu plus vivable cette immense forteresse médiévale.

Jean-Louis de Courbon était issu d'une vieille lignée fidèle au roi en ces régions rebelles et qui récupéra par mariage, à la fin du XVI^e siècle, ce vaste château qui s'appelait alors Romette. La place, totalement reconstruite un siècle plus tôt, était pratiquée en ces temps de guerre civile : les Courbon s'y installèrent et lui donnèrent leur nom : Romette devint La Roche-Courbon. Alliés aux plus grands noms du royaume, les Courbon faisaient de belles carrières à la Cour ou dans les armées du roi puis, voisinage oblige, dans sa marine. Les 3 neveux de Jean-Louis de Courbon furent ainsi tous capitaines de vaisseau, dont le cadet, Jacques, qui causa quelques soucis à sa famille en 1672. Un vieux différend opposait les Courbon à la famille de Pons à propos de droits seigneuriaux. L'affaire était allée en procès jusqu'à Toulouse, où l'on avait jugé le 23 janvier 1672 en faveur des Pons. Les témoignages sont contradictoires mais il semble que le comte de Miossens, mari de la dame de Pons, ait à cette occasion manqué de respect à la mère du jeune Courbon. Le 29 janvier « sur les 8 à 9 heures du matin », le jeune Courbon et un de ses cousins croisent Miossens sur la route de Bordeaux. Selon l'accusation, Courbon aurait alors crié à Miossens : « Je crois que vous ne me connaissez pas : je suis Courbon et suis ici pour me couper la gorge avec vous ! » Ce n'était pas pour effrayer Miossens, dont la réputation de bretteur n'était plus à faire : il était connu pour avoir tué en duel, en 1651, le marquis de Sévigné, qui avait osé dire du mal de lui à une dame que tous les deux courtoisaient.

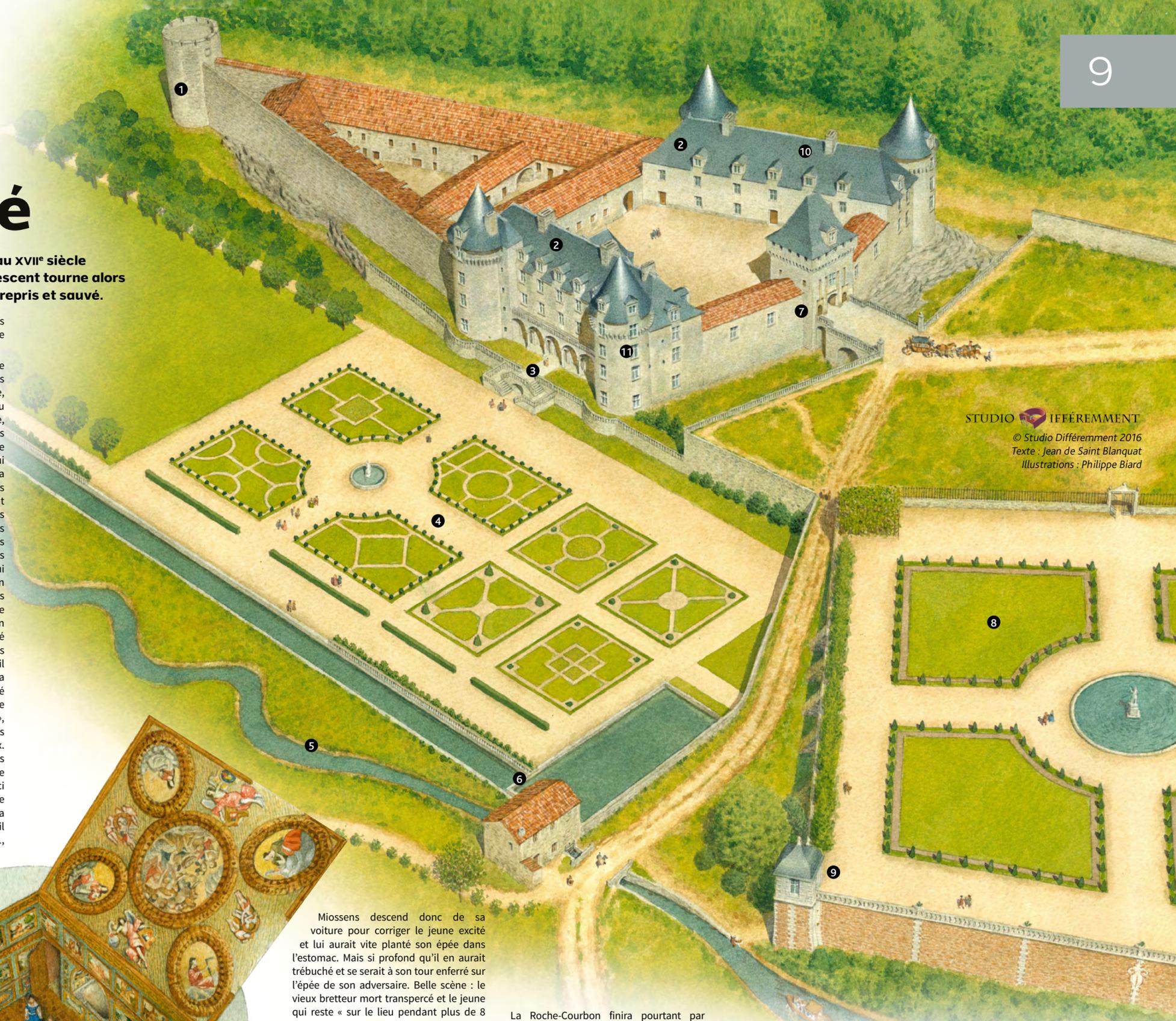
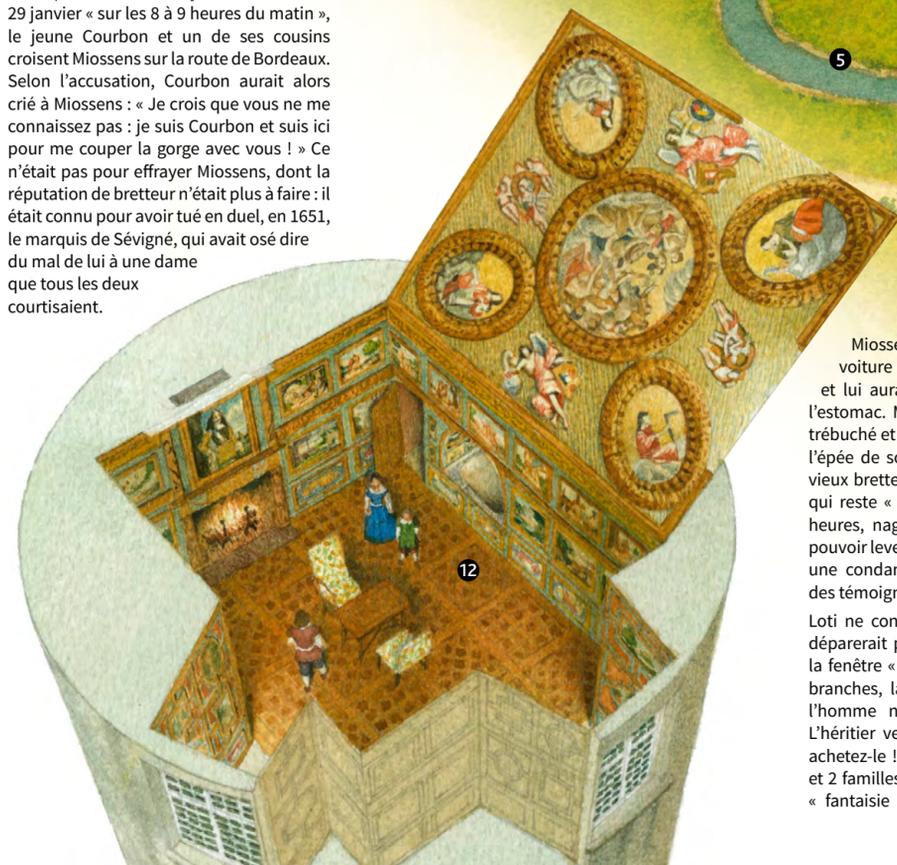
Miossens descend donc de sa voiture pour corriger le jeune excité et lui aurait vite planté son épée dans l'estomac. Mais si profond qu'il en aurait trébuché et se serait à son tour enfoncé sur l'épée de son adversaire. Belle scène : le vieux bretteur mort transpercé et le jeune qui reste « sur le lieu pendant plus de 8 heures, nageant dans son sang, sans se pouvoir lever ni remuer »... Mais qui évitera une condamnation grâce à la confusion des témoignages.

Loti ne connaît pas cette histoire qui ne déparerait pas ses romans. Il regarde par la fenêtre « le tranquille déploiement des branches, la paix infinie des choses que l'homme n'a pas encore dérangées. » L'héritier vendeur le sent tenté : « Vous, achetez-le ! ». Mais Loti a déjà 3 maisons et 2 familles et ne peut se permettre cette « fantaisie de près d'un demi-million ».

La Roche-Courbon finira pourtant par trouver en 1920 l'« acheteur d'élite » que l'écrivain appelait des ses vœux : l'industriel rochefortais Paul Chénereau reprend le domaine et y consacre tous ses efforts et tout son goût. Le château renaît, le parc est recréé par le paysagiste Ferdinand Duprat, puis sauvé par la deuxième génération (Marie-Jeanne et Jacques Badois), qui a l'idée de le rebâtir sur pilotis pour éviter qu'il ne s'enfonce dans le marais environnant. Avant que la troisième (Christine et Philippe Sébert) ne continue à son tour l'éternel combat contre le temps.

Le château vers 1670

Le château tel que l'a représenté le peintre paysager (et voyageur) hollandais Jan Hackaert vers 1670. La singulière forteresse triangulaire (re)construite à la fin du XV^e siècle n'a été que peu modifiée dans les années 1660 par Jean-Louis de Courbon : la tour de la Fuye 1 est toujours la pointe avancée au nord d'où partent les deux murailles est et ouest. Aux deux bouts de celles-ci, les logis 2, encadrés de leurs tours rondes à toits pointus, ont été mis au goût du jour. Le logis ouest est en plus orné d'une galerie qui surmonte un double escalier 3 descendant vers les parterres du parc 4 et le Bruant 5, doublé par un canal rectiligne 6 avec pièce d'eau et moulin. Le donjon d'entrée 7 est au centre de la muraille sud, en face de l'esplanade 8 bordée à l'ouest par deux petits pavillons 9. Le logis est 10 pourrait avoir disparu au début du XVIII^e siècle. Dans la tour sud 11, le cabinet des peintures 12, à peine terminé, où l'on peut imaginer Jean-Louis de Courbon recevant son bouillant neveu Jacques.



STUDIO DIFFÉREMENT

© Studio Différement 2016
Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Philippe Biard